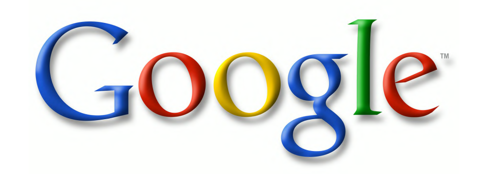
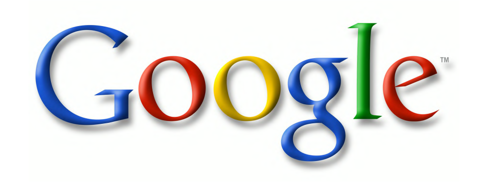







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LA GRANDE

SYMPHONIE HEROIQUE

DES PUNAISES

Pour satisfaire les curieux, on a tiré cent exemplaires sur papier vergé de fil. Ils reviennent au même prix que les autres et se vendent une fois plus cher, comme de raison.

LA

GRANDE SYMPHONIE HEROIQUE

DES

PUNAISES

PAROLES DE

MM. NADAR & CHARLES BATAILLE

PREMIÈRE ÉDITION

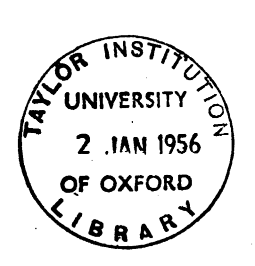
PARIS

Sous les piliers tournants de la vague demeure

C'EST-A-DIRE

SOUS LES ARCADES DE L'ODÉON

L'AN 1877



AVERTISSEMENT

—

Ce chef-d'œuvre nous revient de l'étranger, où il a paru sous les pseudonymes : « Le Géant du boulevard des Capucines » et « le docteur Quérard (de Chartres). »

« Le Géant du boulevard des Capucines; » c'est M. Nadar. L'univers connaît son installation photographique du boulevard des Capucines (transférée 51, rue d'Anjou Saint-Honoré) et son ballon *le Géant*. La fête de M. Nadar remplacera celle de l'Ascension sur le nouveau calendrier républicain, si j'en crois l'ombre de Romme, qui m'est apparue.

« Le docteur Quérard (de Chartres); » feu Charles Bataille, Beauceron, comme Mathurin Régnier, auteur d'un roman publié en 1862 sous ce titre, en collaboration avec M. E. Rasetti. Tout-Paris, le *tout-Paris* de cette année-là, n'ignorait pas que M. Rasetti n'écrivait guère, mais qu'il aimait à signer des livres de toute sorte, pour se faire décorer des Saints Maurice et Lazare, et autres ordres miroitants.

Dans le système du monde de mon portier, lorsque le ciel est étoilé, c'est que les âmes immortelles des membres défunts de toutes les légions d'honneur s'y sont donné rendez-vous, afin de prendre ensemble le frais et des petits verres. Sans doute, et les amas de nébuleuses s'y forment de tas de Rasettis divers.

M. Jacques Offenbach avait composé de la musique sur les paroles de *la Grande symphonie héroïque des Punaises*. Des morceaux s'en retrouvent, dit-on, dans *la Belle Hélène*, en cherchant bien.

A. P.-M.

LA GRANDE
SYMPHONIE HÉROIQUE
DES PUNAISES

PERSONNAGES

L'INFORTUNE VOYAGEUR.

Le général baron THUNDER-TEN-TRONCKH, commandant en chef de l'armée.

COCORICOUSKI, général de brigade.

UNE JEUNE FIANCÉE.

UN JEUNE FIANCÉ.

UN CORYPHÉE.

UNE SERVANTE D'AUBERGE.

(Tous les personnages précédents sont représentés par un bel homme en habit noir.)

LE CHŒUR.

La scène représente une chambre d'auberge, en Beauce.

LA GRANDE

SYMPHONIE HÉROÏQUE

DES PUNAISES

LE BEL HOMME EN HABIT NOIR, s'adressant à la partie féminine de l'assemblée.

Mesdames — il est juste au moins qu'on vous prévienne —
Farouche à raconter et lamentable à voir,
Le poëme hardi de la gent punaisienne,
Pour les nerfs olfactifs d'une Parisienne,
Exhale des parfums âcres à percevoir.
Par un cas fortuit, — que l'on n'a pu prévoir —
S'il se trouvait céans quelque Béotienne
Qui se cabre aux récits de gaillardise ancienne,
Qu'elle observe mes gants blancs et mon habit noir;
Et d'ailleurs il vous reste encore, quoi qu'il advienne,
Les jeux de l'éventail et les plis du mouchoir.

(Se tournant vers les hommes.

Nous n'ajouterons pas un mot, côté des hommes :
Nargue au sexe barbu ! Voilà comment nous sommes !..

2

Apprenez là dessus qu'un pauvre voyageur
S'en revient de Paris, la ville des lumières !
Ce qu'il a laissé là des puretés premières,
Je ne le dirai pas, craignant votre rougeur.
Mais enfin, le pauvre homme est défait et songeur.
Il a vu de trop près les bergères d'Asnières,
Un peuple, comme on sait, frétillant et rongeur.
Il a besoin de vert et retourne à l'églogue.
Dans une cour d'hôtel j'entends ce dialogue :

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR, descendant de cheval.

Vite, vite ! une chambre, et pansez mon cheval :
Il est, ainsi que moi, rendu, pauvre animal !
Je ne souperai pas, je n'en ai pas la force...
(Gourmandant les gens de l'auberge.)
Allons ! avez-vous peur d'attraper une entorse ?

Une bonne répond :
— Le bidet est rentré
Et votre appartement est déjà préparé :
L'escalier en dehors, à côté de la treille...
A quelle heure monsieur veut-il qu'on le réveille ?

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR.

Me réveiller ?.. jamais !...

LA SERVANTE.

Bonsoir, monsieur.

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR.

Merci.
Ah ça ! mais vous n'avez pas de puces ici ?

LA SERVANTE.

De père en fils, monsieur, la maison est connue
Pour une auberge honnête et proprement tenue.

(A part.)

Des puces ! quelle idée a donc cet étranger ?
Les punaises d'ailleurs sont là pour les manger.

Sur l'affirmation de cette brave fille,
Le pauvre voyageur monte et se déshabille.
La flanelle lui colle aux reins : il songe alors
A sa femme, aux douceurs de la vie en famille,
Et se sent harcelé de froid — et de remords.
La chambre est morne, grise, et d'un aspect sévère,
Avec du papier jaune et des fleurs indigo ;
Sur un socle en bois blanc, dans sa gloire, et sous verre,
Bonaparte à cheval revient de Marengo ;
Philémon et Baucis, une vieille Flamande,
Un coucou, — sans parler, comme dit Lancelot,
« Du vase pudibond qu'en sa chambre on demande, »
Voilà le résumé précis du bibelot.
Quand il se mit au lit dans les gros draps de toile,
Un bien-être inconnu pénétra tous ses sens
Et le sommier poussa des cris presque indécents.

Puis soudain, d'une voix que l'amer regret voile,
Le pauvre voyageur murmura ces accents :

AIR

Sommeil des consciences pures,
Descends, oh ! descends sur mes yeux !
Nuit calme, épanche tes murmures
Sur mon front terne et soucieux.
J'ai le sang lourd et la peau moite...
Je sens des frissons tortueux
Sous mes mamelles gauche et droite...
Pourtant j'étais né vertueux !

Pendant que le sommeil qui calme et purifie
Tombait des cieux cléments sur ce front enfiévré,
Qu'il allait entrevoir en rêve sa Sophie
Et son petit dernier, lequel n'est pas sevré,
De rouges espions, aux nerveuses antennes,
Se jettent sur le lit, en foule, par centaines,
Ils tombent du plafond, ils grimpent l'escalier,
Ils sortent du bahut, du vieux fer qui se rouille,
Du coucou, du carreau, du suif, du chandelier,
Et cela court, cela trottine, cela grouille.
Regardez ! regardez ! ils vont toujours, encor,
Vers cet infortuné sans défense, qui dort
Et commence à ronfler.. Eh quoi ! tu dors, pauvre homme,
Et ton lit, malheureux, ton lit n'est pas de fer !

Enfin, va, mon gaillard, va ! va ! pousse ton somme...
Mais je te garantis un réveil bien amer.

Ils ont bientôt sondé les recoins de l'alcôve.
Des commères déjà, que réveille le bruit,
Ont passé prestement leur chemise de nuit.
Le chef des espions, vieillard à tête chauve,
Courbant l'échine en arc jusqu'au postérieur,
S'adresse de la sorte à son supérieur :
— Nous avons parcouru la montagne et la plaine.
Vers le nord, aux confins d'un couvre-pied de laine,
Nous avons découvert d'abord un mufle humain,
Puis, vers le sud, un pied, et vers l'est, une main ;
Enfin, en descendant une ligne convexe.....
Sur quoi le général, d'un geste puritain,
Interrompt :
— Il suffit, car nous avons du sexe.

TUNDER-TEN-TRONCKH.

GRAND AIR

Vite
Sortez tous
De vos trous
Plèbe maudite !
Vite !
Dépêchons ! et prenez
Les panaches de guerre,

Les cuissards damasquinés,
Le poignard et le cimeterre !
Formez les rangs ! formez les rangs ! puis entonnez
Votre hymne de combat, d'une voix de tonnerre !

Et l'on sentait monter, des coins de chaque coin,
Un bizarre parfum — qui n'est pas le benjoin !
La clameur grossissait, rauque, sourde, étouffée...
C'est alors que parut un jeune coryphée :

CORYPHÉE ET CHŒUR

LE CORYPHÉE.

Nous sommes un tas de canailles
A qui Diable ou Dieu révéla
Le secret d'horribles ripailles !
Larifla !
On se fait à l'ammoniaque ;
L'affreux Mismaque
En vain nous traque.....
Nous nous fichons de tout cela !
Et ioup, ioup, ioup, tra la, la la la !

LE CHŒUR.

On connaît son métier ! Quand notre homme est trop vif,
La, la, pif !
On s'esbigne d'un trait ! et puis, cahin, caha,
Pif la la !

On revient à la charge avec le tremblement,
Rantanplan !!!

LE CORYPHÉE.

On nous fait une rude guerre !
Les lits en fer, et cætera,
Contre nous ne prévaudront guère,
La rifla !
Ce sont finesses de Gribouille...
Notre dard fouille
Le fer, la rouille !
On s'en bat l'œil comme de ça !
Et ioup, ioup, ioup, tra la la la la !

LE CHŒUR.

On connaît son métier ! Quand notre homme est trop vif,
La la pif !
On s'esbigne d'un trait ! et puis cahin, caha,
Pif la la !
On revient à la charge avec le tremblement,
Rantanplan !!!

THUNDER-TEN-TRONCKH.

GRAND AIR

Sortez du lit de bouracan !
C'est l'heure de la grande agape !

Minuit jappe
Les douze coups au vieux cadran.

(Minuit sonne.)

Marchons en escadrons serrés...
La proie est là, grasse et vermeille,
Qui sommeille
Dans les bras des rêves dorés.

Au pas donc. Avançons sans bruit...
Notre grand-prêtre le cloporte
Nous exhorte
Du haut de la table de nuit !

Depuis quatre fois quatre soirs,
Il fouille, pour rendre propices
Les auspices,
Des intestins de cricris noirs !

A cet instant, on vit, pâle sous la dentelle,
Avec des airs penchés de gente damoiselle,
Une jeune punaise aller droit vers le chef.
Celui-ci :
— Qu'est-ce encor ? fit-il d'un verbe bref.

CHANT

LA JEUNE PUNAISE.

(Gracioso).

Vous avez appelé vos enfants... Je suis prête !...

(Soudain, avec terreur).

Mais que vois-je ? c'est donc un combat qui s'apprête?
On m'avait dit un festival,
Et j'avais déjà mis mes vêtements de fête,
Avec mes escarpins de bal.
Grâce ! grâce pour moi-même !
Grâce pour l'amant que j'aime !

(Parlant à un conscrit.)

Tu pars ! tu pars ! O jour fatal !

LE PUNAIS.

Dam ! c'est l'ordre du général.

LA PUNAISE.

Punais, idole de mon âme !
Beau punais brun, écoute-moi !...

LE PUNAIS.

Non, non ! la gloire me réclame...
Adieu !

LA PUNAISE.

Mon cœur est plein d'émoi !
Beau punais brun, écoute-moi !

LE PUNAIS.

ROMANCE

O ma fiancée !
Toi que j'ai bercée

Sur mon cœur brûlant,
Par un crépuscule
De la canicule,
Je m'en vais à la guerre... Est-ce assez canulant !

LA PUNAISE.

Pauvre délaissée !
Moi qu'il a bercée
Sur son cœur brûlant,
Par un crépuscule
De la canicule,
Il s'en va-t-à la guerre !... Eh bien ! c'est régalant !

THUNDER-TEN-TRONCKH.

Enfants, embrassez-vous sous mon panache blanc !

LA PUNAISE.

Tu sauras tout... cruel, arrête !
Je porte dans mon sein le fruit de notre amour...

LE PUNAIS, vexé et à part.

Seigneur mon Dieu, comme c'est bête !
Porte-le sur ton dos... ça paraîtra moins lourd.

ENSEMBLE

O ma fiancée !
Toi que j'ai bercée

Sur mon cœur brûlant,
Par un crépuscule
De la canicule,
Je m'en vais à la guerre... Est-ce assez canulant !

Pauvre délaissée !
Moi qu'il a bercée
Sur son cœur brûlant,
Par un crépuscule
De la canicule.
Il s'en va-t-à la guerre !... Eh bien ! c'est régalant !

THUNDER-TEN-TRONCKH.

Enfants, embrassez-vous sous mon panache blanc !

Voyez la tourbe se déroule,
Insoucieuse des périls ;
On dirait l'océan qui houle !...
Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
Comptez les cimiers, les cuirasses,
Comptez les tenailles voraces,
Comptez les innombrables traces
Qu'ils sèment partout en passant !
Autant compter — rêve stérile !
Les mots du dernier vaudeville
Et tous les traits dont Biéville
Marque son feuilleton puissant !

Leurs hauts faits, c'est un vrai poëme,
Le poëme des conquérants
Et leurs noms, l'histoire elle-même
N'en saurait citer de plus grands !
Ce vieux, qui branle et qui chancelle,
Faisait rage dans la ruelle
Avant de prendre une écrouelle
Dans la cravate d'un docteur (1) ;
L'autre qui marche sur sa piste,
Un soir d'ivresse — triste ! triste !
Sur l'âpre cuir d'un réaliste
Ébrécha son dard fureteur !

Cet enfant, à face creusée,
Qui suit comme à l'enterrement,
C'est une existence brisée,
La fatalité ! le roman !
Oh ! la jeunesse vagabonde !
Lui, pour ses débuts dans le monde,
Il choisit une actrice blonde,
Et s'endormit dans les carmins.
Son amour fut court, mais sublime !
Après deux nuits de ce régime,
Il s'éveilla, pâle victime !
Dans le *delirium tremens*.

(1) Sans doute feu le docteur Véron qui avait gardé ses écrouelles, n'ayant été touché que par la branche cadette. (*Note de l'éditeur*.

Et voici les vieux de la vieille,
Ceux dont, au milieu du sabbat,
La haute expérience veille
Sur le bon ordre du combat.
Habitués aux stratégies,
Ils ont toutes les énergies,
Et sortent, les griffes rougies,
Des coups les plus aventureux...
Ce vaillant qui marche à leur tête,
Astiqué comme un jour de fête,
Fulgurant comme la tempête,
C'est Cocoricouski le Preux !

Mais, parmi ces suceurs de chyle,
Qui sait, à l'instar de Cromwell,
Joindre aux persistances d'Achille
L'adresse de Machiavel ?
Ah ! c'est le seigneur, c'est le maître !
C'est l'autocrate et le grand-prêtre !
Des envieux diront, peut-être...
Vous savez tout ce qu'ils diront...
Il n'est vertu qui ne se nie !
Laissons passer la calomnie,
Saluons bien bas le génie...
Vive le grand... Thunder-ten-Tronckh ! ! !

Tous ces héros altiers, en cohorte pressée,
Passaient cavalcadant, sans que la fiancée

Dirigeât vers leurs ors un rayon de son œil ;
Des amours menacés elle portait le deuil.

LA FIANCÉE.

ROMANCE

Si l'on m'eût dit que nos soirées
Si tièdes et si pénétrées
D'amour,
Si l'on m'eût dit que ma chimère
S'évanouirait éphémère
Un jour,

J'aurais bien vite de mon âme
Chassé cette enivrante flamme,
Plutôt
Que de caresser un vain rêve
Qui me charmait et qui s'achève
Si tôt !

Mais non ! je t'aurais caressée
Plus tendrement, pauvre pensée,
Et puis,
Au fond de mon cœur solitaire,
Je t'aurais caché, doux mystère
Qui fuis !

(Thunder-ten-Tronckh s'est caché dans une manche. — Premiers engagements. — Cauchemar de l'infortuné voyageur.)

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR, rêvant.

AIR

Mon dos est une mer, mon cœur une tempête...
Je crache mes poumons, et j'ai mal à la tête...
Dans le val de mes reins minés je sens courir
Je ne sais quelle affreuse bête...
Mes cors aux pieds me font souffrir.

(Avec prière.)

Si ta justice est satisfaite,
Mon Dieu ! mon Dieu ! fais-moi mourir !

CHŒUR DES PUNAISES.

On connaît son métier ! Quand notre homme est trop vif,
La la pif !
On s'esbigne d'un trait ! et puis, cahin, caha,
Pif la la !
On revient à la charge avec le tremblement,
Rantanplan ! ! !

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR.

Si ta justice est satisfaite,
Mon Dieu ! mon Dieu ! fais-moi mourir !

Oh ! ce fut un combat terrible, en vérité,
Dont la narration nous fait peur... D'un côté,

Les assaillants ayant disséminé leur force,
Des pieds du patient se ruaient vers le torse !
Et c'était un carnage horrible, horrible... dont
Surgissait par instant un râle furibond !
Puis des éclats de rire ! un blasphème ! une orgie !
Des rauquements stridents et sans analogie !
En vain l'infortuné voyageur se grattait,
En vain il se tordait, en vain se débattait,
Les ennemis marchaient, ivres de leur victoire,
Et leur fût-il resté rien qu'une goutte à boire,
Ils auraient persisté dans leur acharnement.
L'horloge, par bonheur, fut prise en ce moment
D'un besoin de jaser... elle sonna deux heures...
Une... deux... lentement, en notes si majeures
Que notre tenaillé s'éveilla tout à coup.
Une allumette — trrrinck — a grincé... Feu partout !
Les punaises, ainsi qu'un soleil d'artifice,
S'écartent, pressentant l'heure de la justice.
Il fut impitoyable, à son tour ! On le vit
Écraser et broyer, sans trève ni répit,
Et même il rôtissait les corps à la chandelle !
Et la confusion de la fuite fut telle
Qu'un père de famille écrasa son garçon,
En cherchant à gagner un trou de paillasson...
Puis c'étaient des fuyards qui tombaient dans le vase
Sur lequel Lancelot a fait sa périphrase...
Dans les noms de ces morts nous trouvons... mon Dieu! qui?
Le nom si glorieux de Cocoricouski.

COCORICOUSKI.

ROMANCE

Je suis parti pour servir la patrie ;
Comme un lion j'ai longtemps combattu ;
J'ai tout quitté, ma punaise chérie,
Aux yeux de chrôme... un ange de vertu !
Vais-je flétrir les lauriers de la guerre
Dans un endroit... un endroit réservé ?
Vais-je périr en insecte vulgaire ?
Rien qu'une main, Français, je suis sauvé !

(Avec force).

A moi ! l'eau monte ! Je suffoque...
Adieu !

THUNDER-TEN-TRONCKH, de sa cachette.

Claque, ma vieille... Je m'en moque
Un peu !

COCORICOUSKI.

Je meurs... écoutez ma prière...

THUNDER-TEN-TRONCKH.

Cet oison est-il embêtant !

COCORICOUSKI.

Au haut des cieux, ma demeure dernière,
Mon général, je m'en vais pas content !

(Il claque.)

Cocoricouski vient d'expectorer son âme.

Thunder-ten-Tronckh, blasé sur les horreurs du drame,
Sort du madapolam d'où, lâchement blotti,
Il a vu décimer les gens de son parti.
Il danse un entrechat sur les rideaux de serge,
Il rit, il mange, il boit, se saoule et se goberge.

Le pauvre voyageur, exsangue, anéanti,
Dort d'un sommeil épais qui ressemble à la fièvre ;
Des mots incohérents se heurtent sur sa lèvre ;
Sa respiration anhélante, parfois,
A des acuités de fifre et de hautbois...
Si ce n'est le repos, c'est au moins l'inertie.

Thunder-ten-Tronckh commence à jouer sa partie.

En marchant à travers tous ces cadavres froids,
Il découvre le corps d'une vivandière,
Fendu du flanc jusqu'à... l'autre côté, derrière...
Une vivandière enceinte de sept mois...
Il recueille les œufs de cette infortunée,

Et puis les insinue avec dextérité
Dans le nombril du bon voyageur éreinté...
Comme Titus, il n'a pas perdu sa journée.

Encore vous faut-il expliquer ce nombril
Extravagant de face, étrange de profil,
Ce nombril, ce n'est pas un nombril, c'est un gouffre !
Les œufs, le voyageur les gardera, dût-il
Enfumer son nombril bizarre avec du soufre,
Le nettoyer ensuite avec de l'alcool,
Et finir la lessive avec du vitriol !

Aussi Thunder-ten-Tronckh, content de sa besogne,
Entonne-t-il un ranz tyrolien, sans vergogne :

TUNDER-TEN-TRONCKH.

TYROLIENNE

La, la, hou, hou !
La, la, hou, hou !
Fichtre ! voici l'aube qui luit...
Décollons le billard sans bruit...
Faisons silence,
Car la prudence
Est mère... allons ! de rien du tout !
La prudence n'est jamais mère...
Nombril du pante ! suis-je saoul !

Et comme j'ai la bouche amère !
La, la, hou, hou !
Décollons le billard sans bruit.....

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR, se réveillant.

Nom de Dieu ! la chienne de nuit !

LE BEL HOMME EN HABIT NOIR, au public.

Si la conclusion du vice qui prospère
Ne vous paraissait pas suffisamment austère,
Veuillez bien réfléchir, mesdames et messieurs,
Qu'il reste au criminel la vengeance des cieux !

FIN

Paris. — Imp. Motteroz, rue du Dragon, 31.

LA

GRANDE SYMPHONIE HER

DES

PUNAISE

PAROLES DE

MM. NADAR & CHARLES BATAILL

PARIS

Sous les piliers tour-nants de la vague den

C'EST-A-DIRE

SOUS LES ARCADES DE L'ODÉON

L'AN 1877


TU PENSES.
J'ŒUVRE
IMP
C. MOTTEROZ

